

MUR 1771

Soixante-et-unième

LETTRE OUVERTE
aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'hiver 1967.

Mes chers Confrères,

Le malentendu est le moteur des communautés humaines. Il anime les ménages, nourrit les partis politiques, divise les nations, justifie l'O.N.U., et provoque des remous salutaires dans force assemblées de nature enclines à la soporification. Il suscite la controverse et développe l'éloquence. Sans son action bénéfique, l'homme périrait d'ennui.

Depuis que j'ai pris l'habitude de vous écrire, mes chers confrères, ce danger se trouve écarté de ma route.

Avancé-je un propos qu'en âme et conscience je crois judicieux? Aussitôt une voix s'élève pour me prouver que la vérité est exactement le contraire. Voyez le Vietnam. En vous invitant à signer cette déclaration, je croyais faire un geste dénué de toute signification politique. L'écervelé que je suis! Nos citoyens sont connus pour leur prudence et nos écrivains s'en sont même fait une bible. Seule « La Revue Nationale » est venue à mon secours et cette folie de Robert Merget a précipité deux nouveaux innocents dans l'erreur. L'un d'eux, un charmant poète, ne m'écrivit-il

pas en toute candeur : « Je suis sûr que, cette fois, tous les écrivains de Belgique seront d'accord avec toi. Qu'est un poème devant le sang répandu ? » A ce même propos, le même Robert Merget accouple mon nom à celui de Sœur Sourire (je souligne qu'il s'agit de nos seuls noms). Et pourquoi, grands Dieux ? Je n'écris pas de vers et s'il m'arrive de chanter, je prouve, selon l'adage, que l'on peut être honnête et chanter faux.

La grande presse a ses mots d'ordre et les respecte avec une discipline exemplaire. Ceci m'amène à un autre malentendu. Dans le récent jeu de massacre, innocemment intitulé « Boîte aux Lettres » PAN me traite de journaliste. Est-ce un compliment ou une injure ? J'ai exercé ce curieux métier pendant trois mois, le temps de voir mourir le canard, sans que je me sente le moins du monde responsable de ce décès prématuré. Depuis, j'ai collaboré à diverses feuilles sans y être attaché et j'eus même l'honneur d'être expulsé de plusieurs d'entre elles pour avoir déplu à leurs maîtres invisibles qui, à l'image des dieux, règnent sur ces officines sans jamais se montrer.

Désolé d'avoir tant parlé de moi, j'ai hâte de répondre à des confrères qui n'entendent pas indisposer des fonctionnaires en les troublant dans leurs méditations. L'élection d'un académicien provoque toujours des questions. Pour éviter tout malentendu, répétons ce qu'un chacun devrait savoir. Les Académies vouées aux sciences, aux lettres et aux beaux-arts relèvent des ministres de l'éducation nationale, celles penchées sur la langue et la littérature se trouvent sous l'égide des ministres de la culture. En Belgique, la culture n'a rien de commun avec l'éducation nationale. Toujours à la pointe du progrès, notre pays confirme ainsi un mot de Paul Valéry : « Le diplôme est l'ennemi de la culture ». Au surplus, par une subtilité qui fait honneur à ses promoteurs, la culture française se trouve mariée à la justice, sans doute par une prémonition étonnante de l'affaire strasbourgeoise ; et la culture néerlandaise est jumelée aux affaires européennes, scellant par là l'émancipation des Flamands, trop longtemps confinés dans la chamaille nationale.



Nos deux ministres culturels, on le sait, s'occupent également des sports. D'aucuns s'en étonnent, mais il faut applaudir. Un pays se doit de ne rien négliger pour sa gloire. Si, à certains moments, les têtes sont molles et les muscles durs, il ne faut pas hésiter : que les pieds l'emportent !

Il me reste à vous parler d'un autre malentendu. Connaissez-vous G. A. Dassonville ? Ce confrère édite à Paris un pamphlet intitulé « Le Brûlot ». A cause du ton fâcheusement anticonformiste de ce libelle, la grande presse se voit contrainte de l'ignorer. Dans le dernier numéro, notre confrère s'attaque au problème délicat du plagiat. Il en a découvert un, incontestable, preuves à l'appui, et le voici tout en colère et fulminant d'indignation.

Si le plagiat est facile à constater, le plagiaire est difficile à définir. Il y intervient tout un jeu de nuances. Si, par exemple, le plagiaire a plus de renom que le plagié, le plagiat se réduit à des emprunts tenus pour négligeables, compte tenu du climat général de l'œuvre. En d'autres termes, un homme de lettres connu ou, pour parler comme nos juges officiels, « de valeur littéraire certaine », ne sera jamais tenu pour un plagiaire. Et c'est parfait. Il faut se dresser contre certaines campagnes de dénigrement. Souvenons-nous de l'exemple du comte Henry Carton de Wiart. Répondant aux accusations formelles de Léon Debatty, il l'a traité de zoïle et, devant cet argument lancé avec superbe, tout est rentré dans l'ordre. Aucun des sagaces commentateurs de nos lettres ne fait jamais allusion à cet incident. Le nom de Carton de Wiart brille dans nos histoires et nos manuels et celui de Léon Debatty est parfaitement oublié. Que ceci serve de leçon à notre turbulent confrère Dassonville.

Ces divers devoirs accomplis, je me sens l'âme en paix. C'est de saison. Dans peu de jours, la Noël nous rappellera la naissance du Sauveur qui a tant de mal à nous sauver. Et peu importe que la date soit inexacte, comme sont inexactes, paraît-il, d'autres dates auxquelles des millions de gens ont crû depuis des siècles :



comme doivent être tenues pour des fables, selon les derniers enseignements, toutes les choses miraculeuses dont fourmille la Bible. Il n'importe. L'essentiel est de croire. Que ce soit en Yahveh, Jésus ou Quetzalcoatl. C'est plus prudent qu'en Margot ou Brigitte. Et la prudence, mes chers confrères, vous en connaissez les vertus.

ROGER AVERMAETE.